

## DISCOURS DE RENTRÉE ACADÉMIQUE 2001-2002 DU RECTEUR WILLY LEGROS

18 septembre 2001

### " L'Université : creuset d'espérances "



La présidence belge de l'Europe prend place à un moment où se posent de nombreuses interrogations. Où va le monde ? Quelles orientations doivent prendre les sociétés civiles ? Les tragiques événements qui viennent d'avoir lieu ce 11 septembre rendent ce questionnement indispensable et urgent.

Depuis plus de deux siècles, l'Europe était avant tout l'Europe des Etats-nations. Elle vivait au rythme du progrès technique, au rythme de l'expansion et coloniale et capitaliste. Mais elle vivait aussi des guerres et de la douleur sociale. Aujourd'hui, le concept de nation souveraine et indivisible est contesté. Trois intérêts divergents la remettent en question.

D'abord, l'idée d'un ensemble européen plus vaste bâti autour d'une unification des intérêts et des cultures.

Ensuite, la reconnaissance de régions plus petites, plus consensuelles, mais aussi plus égoïstes. Enfin, une mondialisation dont la règle reste encore le privilège économique.

Cependant, malgré les difficultés et l'ampleur du projet, une Europe nouvelle est en train de naître. Peu à peu se manifeste la réalité d'une union de peuples qui, pendant des siècles, n'avaient pas cessé de s'affronter.

L'Europe, on le sait, ne manque pas d'atouts. Elle a pour elle une incomparable richesse culturelle. C'est en Europe en effet que sont nés les principaux courants d'idées philosophiques et politiques du monde moderne.

Elle a aussi la richesse économique. C'est en Europe aussi que se sont produites les premières révolutions industrielles. Celles-ci allaient être le déclencheur d'un développement économique et social sans précédent qui a culminé dans les années 60.

L'Université a été un acteur déterminant de cette histoire. Elle jouera aussi un rôle de premier plan dans l'Europe de demain. C'est pour cela qu'il nous faut aujourd'hui nous poser la question de la nature de la société que nous voulons construire.

L'Université ne peut pas contribuer à une Europe qui soit celle des technocrates et d'un matérialisme étroit ! Au contraire, j'ai la conviction que l'université doit aider à rendre toute leur importance à l'Homme ainsi qu'aux valeurs de fraternité et de civisme.

Pour nous en convaincre, il n'est pas inutile de faire un bref retour sur l'histoire.

L'université de Liège a été créée en 1817 par Guillaume d'Orange. Son but était déjà d'assurer le progrès scientifique pour permettre un développement économique et industriel. C'était aussi de contrebalancer la mainmise du pouvoir catholique sur le monde des idées.

L'Université de Liège va se développer à une époque où l'on s'efforce de faire coexister deux idéaux qui se voudraient complémentaires : celui de la science utile, hérité des Lumières, et celui de la science désintéressée, hérité de l'idéalisme allemand.

Avec la révolution industrielle, la science va devenir la condition du progrès matériel, et à travers lui du progrès moral et social. L'université de Liège va contribuer de près au développement d'une Wallonie qui est à l'époque un des principaux centres mondiaux de la technologie et de l'économie ; les plus grands professeurs allemands et français y ont enseigné et, à l'époque, près d'un cinquième de ses étudiants venaient de l'Europe entière.

A la fin du 19e siècle, l'université peut-être considérée comme une des premières institutions à voir au-delà des frontières et à promouvoir les collaborations internationales.

En entrant dans le 20e siècle, l'institution grandit et les exigences auxquelles elle doit répondre s'amplifient. Mais les moyens sont loin d'être à la hauteur des exigences de la recherche et de l'enseignement. Et pourtant, l'Université de Liège ne cessera jamais de répondre aux demandes de la société. C'est le cas au sortir de la 1e guerre mondiale, lorsqu'il ne s'agit plus de la construction, mais bien de la reconstruction de tout un pays.

Durant l'entre deux guerres, en pleine période de crises, l'université va évoluer de plus en plus rapidement. Le rôle de la science ne change pas mais c'est la science elle-même qui se transforme. Les équipements deviennent de plus en plus complexes et de plus en plus coûteux. Le temps de la " Big science " s'annonce qui marquera en particulier les années 50 et 60.

En pleine trenté glorieuses s'annonce alors la transformation la plus radicale de toute l'histoire de l'université contemporaine. En 20 ans, entre 1939 et 1959 la population étudiante belge va tripler. On connaît la suite. A l'amélioration des structures existantes, l'Etat, en plein processus de fédéralisation, allait malheureusement répondre par la multiplication de centres universitaires. La crise de 70, quant à elle, faisait à l'université le cadeau empoisonné d'une loi de financement aux conséquences dramatiques.

Aujourd'hui où la mode est au management et à l'autonomie, il est franchement hypocrite de la part des pouvoirs publics de reporter sur le personnel universitaire une responsabilité de plus en plus grande dans la recherche des moyens nécessaires au fonctionnement de l'université.

L'Université de Liège assume cette situation, comme elle a assumé les contraintes politiques et économiques dans le passé.



Il ne lui sera guère aisé d'être université publique francophone dans les années 80. Il lui est plus difficile encore d'être en l'an 2001 la seule université publique complète de la Communauté française. Cela ne l'a pourtant pas empêchée de remplir ses missions. Elle a affirmé sa nécessité au plan scientifique et éducationnel. Son rôle de moteur économique et social a été reconnu.

Près de deux siècles durant, l'Université de Liège a réussi à évoluer dans l'accomplissement de ses missions sans sacrifier son idéal d'université publique et pluraliste. L'idéal d'une université ouverte à tous ; l'idéal d'une science utile associée à des valeurs sincèrement humanistes.

A bien y réfléchir, l'enjeu actuel est de poursuivre dans cette voie. C'est ainsi que l'université peut espérer contribuer de la manière la plus positive à l'évolution de la société. Je parle ici de contribution active et non simplement d'une allégeance passive aux idées dominantes.

L'université a instinctivement une fonction de résistance face au prêt à penser tout-puissant. Le travail des intellectuels en général et des scientifiques en particulier se caractérise par une attitude critique dans la recherche des connaissances. Il est impératif que cette attitude de remise en question permanente s'applique au monde qui nous entoure et aux transformations qu'il nous impose.

Cela signifie oser l'utopie. Non pas l'utopie comme rêverie irréaliste, mais l'utopie comme projet politique au sens le plus large et le plus noble du mot.

Car aujourd'hui, à la construction de quelle Europe l'université est-elle censée contribuer ? Quel projet de société sommes-nous appelés à développer ? Si je regarde autour de moi, il m'est difficile de voir des signes encourageants. La marche de la société semble régie par le culte de l'argent et d'un progrès technologique qui a tout d'une fuite en avant.

Il ne s'agit plus ici de créativité, mais bien d'un culte de l'innovation qui contient en lui-même sa propre justification. Peu importe le contenu, on ne parle plus que de projet, de nouveauté, de changement. Plutôt faire n'importe quoi que ne rien faire ! L'individu se trouve ainsi engagé dans une course qui a tout du mouvement perpétuel. Une course où, sous le couvert hypocrite d'épanouissement personnel et de réalisation de soi, l'individu entre dans une relation de compétition forcée avec ses semblables.

Paradoxalement, à l'heure où les technologies de la communication ont atteint un degré de sophistication sans précédent, les problèmes d'isolement et de solitude n'ont jamais été aussi grands. Replié sur lui-même, privé de relations sociales saines, l'homme contemporain sacrifie au plaisir solitaire. Plaisir solitaire numérique, plaisir solitaire technologique et plaisir solitaire médiatique.

De télévision en Internet, de parcs d'attraction en centres commerciaux, de jeux en publicité, l'individu est programmé, déresponsabilisé. Il ne reste du citoyen qu'un consommateur. Un consommateur assisté dans ses choix et assisté dans sa vie.

Va-t-on prendre le risque de faire de l'Europe une espèce de grand Disneyland qui déciderait pour nous de nos désirs au nom de la consommation ? Va-t-on prendre le risque de faire de l'Europe un paradis artificiel où l'argent tiendrait lieu d'idéal ?

Je rêve pour ma part d'un monde où l'économie ne serait pas la finalité de l'existence. Elle serait au contraire un moyen d'apporter une plus value en matière de bien-être et de progrès moral, ainsi qu'un levier pour la construction d'un système social cohérent. J'imagine une Europe dans laquelle les individus seraient investis de responsabilités. Une Europe où la créativité se traduirait non pas en chiffre d'affaire mais en un véritable service à la communauté. J'imagine enfin une Europe qui refuse de se refermer sur ses certitudes ; une Europe qui s'ouvre et tend la main à tous les peuples de la planète.

Construisons l'Europe des citoyens ! C'est une question de choix. C'est mon choix ! Mais pas l'Europe qui voit les manifestations sportives comme des événements primordiaux ; pas l'Europe qui fait des centres commerciaux les nouvelles merveilles du monde. Il nous faut d'autres valeurs.

Parmi celles-ci, l'éducation me paraît centrale. Une éducation qui ouvre l'esprit au sens critique et à la tolérance ; une éducation qui cultive des compétences tant pratiques que sociales. L'éducation doit être civique, au sens le plus large. C'est la démocratie qu'elle doit servir, et non cette médiocratie à laquelle on la réduit de plus en plus souvent.

L'éducation doit être libre d'accès. Mais elle n'est pas pour autant un droit à la réussite. En revanche, elle doit aider chaque citoyen à donner le meilleur de lui-même et lui permettre de tendre vers l'excellence.

L'université a une place à prendre dans ce défi. Cette place est d'autant plus grande que l'institution universitaire apparaît de plus en plus comme un des derniers bastions de l'éducation ; une éducation à la connaissance, une éducation au civisme, une éducation à une pensée libre et critique.

Elle peut, à ce titre, devenir un acteur de première importance dans une Europe qui serait une vraie communauté de citoyens et non simplement un grand marché ou une grande plaine de jeux.

Ces défis concernent aussi l'université elle-même. Un certain discours international assimile abusivement l'université à un système de production et de fourniture de biens consommables. Le débat est engagé. Il ne manque pas d'arguments économiques, mais il ne manque pas non plus de contre-arguments : politiques, sociaux et éthiques. Où serait la liberté intellectuelle dans une université soumise aux seules règles du marché ? A l'heure de la compétition européenne, voire

mondiale, que vaudrait une université qui ne serait qu'un supermarché de l'enseignement soldant ses diplômes en fin de saison ?

Je souhaiterais que les responsables politiques prennent conscience que si l'université est de nos jours au centre d'importants enjeux économiques, elle est aussi au centre de l'enjeu démocratique. Subordonner la liberté académique, la liberté de pensée et d'expression à l'autonomie financière serait une faute morale dont nous ne pouvons sous-estimer les conséquences pour la démocratie.

C'est pour cela qu'il faut défendre l'université publique, l'université de tous. C'est pour cela qu'il faut une université publique forte ; une université qui bénéficie de la pleine reconnaissance de la société et de son appui.



L'Université publique de Liège ne renie pas les idéaux qui ont présidé à sa création. Depuis deux siècles, elle a toujours été le moteur des idées nouvelles et un des relais de leur mise en œuvre. Elle a montré qu'elle pouvait être un des leviers de la richesse économique et du progrès humain. Elle forme les experts dont la société a besoin mais elle n'oublie pas non plus qu'elle est un réservoir d'intellectuels, c'est-à-dire de femmes et d'hommes capables de mettre leurs connaissances, leur capacité critique et leur lucidité au service d'un idéal humaniste.

Mais en une époque troublée, marquée par la perte de repères essentiels, par les sectarismes de toute sorte, par l'égoïsme et la banalisation de la violence, la raison et l'intelligence ne suffisent plus. Parce qu'une société ne doit pas seulement évoluer mais aussi devenir meilleure ; parce qu'une société doit avant tout d'être une cité faite d'hommes solidaires, il est de la responsabilité de l'université de faire de la science et de l'éducation les instruments du cœur et de la fraternité.

Camus disait " Comprendre le monde pour un homme, c'est le réduire à l'humain ". Ce sera, à l'heure de l'euro et à l'heure de l'Europe, la principale ambition de l'Université de Liège.

Willy LEGROS  
Recteur de l'Université de Liège

URL: [http://www.ulg.ac.be/cms/c\\_30614/en/rentree-academique-2001-2002-discours-du-recteur-willy-legros](http://www.ulg.ac.be/cms/c_30614/en/rentree-academique-2001-2002-discours-du-recteur-willy-legros)

© ULg